

Notre-Dame-du-Rosaire... autrement



Laissez-moi vous partager ma dernière visite à Vence. Mille fois j'étais allée à la chapelle Notre-Dame-du-Rosaire, mille fois je pensais la connaître. Mais cette fois-ci les choses ont changé quand, pendant deux heures qui n'étaient qu'un instant, j'ai scruté la chapelle... autrement.

« Je veux que ceux qui entreront dans ma chapelle se sentent purifiés et déchargés de leurs fardeaux ». Le peintre Henri Matisse, qui consacre quatre années de sa vie (1947-1951) à la conception de la chapelle des sœurs dominicaines de la Maison Lacordaire à Vence, créant une œuvre d'art totale, m'avait pourtant prévenue : c'est bien la pureté qui est le fil conducteur de cette chapelle.

La pureté des volumes d'abord. La chapelle n'est pas très grande, on l'embrasse d'un seul regard ; elle est même plutôt étroite. La belle hauteur intérieure n'enlève rien à la douce impression enveloppante. Rien ne vient entraver la lecture de l'espace. D'un plan étonnant, ses deux nefs perpendiculaires de longueur différente, l'une pour les sœurs dominicaines, l'autre pour les laïcs, se rejoignent dans le chœur, dont l'autel sert de pivot.

La pureté des matériaux également. La céramique blanche prolonge les murs blancs ; le bois des stalles et de la porte du confessionnal apporte une vraie chaleur ; la pierre calcaire de l'autel, constitué de trois morceaux, la Trinité, rappelle le pain bis, symbole du pain eucharistique. Ainsi surélevé,

l'autel évoque le rocher que Moïse frappe, et dont coule l'eau, le miel et l'huile. Ce rocher, c'est Dieu lui-même. Ne dit-on pas que le sage construit sa maison sur le roc ?

La céramique, le bois, la pierre calcaire, finalement, rien de bien précieux... Sur l'autel seulement, les six chandeliers et le crucifix en bronze doré rappellent la Ménorah à 7 branches, les sept jours de la Création. Mais ici, c'est le Christ qui en est le centre, le sommet, comme un Mont Golgotha, comme un mont Sinaï. Dans l'obscurité, le reflet des flammes des cierges donne l'impression d'un Christ vivant. D'ailleurs, le Christ sur sa croix est bien debout, les bras levés ! Il a déjà vaincu la mort. En bronze également le tabernacle est inscrit dans l'autel, qui n'est plus seulement la table du sacrifice ; pour le Christ, l'autel est la croix sur laquelle il s'offre en sacrifice.

La pureté des couleurs encore. Par la blancheur des murs, du sol, du plafond, des céramiques, tout concourt à baigner la chapelle dans une grande luminosité. Le contraste avec la polychromie des vitraux est d'autant plus net. Ces vitraux justement, sont composés de trois couleurs seulement, en référence au paysage méditerranéen : le vert de la végétation, le bleu du ciel et le jaune du soleil. Mais seul le jaune est dépoli, il retient le regard à l'intérieur, c'est le jaune divin ; à l'inverse, la transparence des deux autres couleurs plus intenses ouvre le regard sur l'extérieur. La recherche du contraste des couleurs est issue du fauvisme dont Matisse était le chef de file : « Des couleurs simples peuvent agir sur le sentiment intime avec d'autant plus de force qu'elles sont simples ».

Les vitraux sont constitués de hautes lancettes qui ouvrent les deux murs sud du sol au plafond. La lumière colorée qui traverse les vitraux se répand sur la blancheur immaculée des murs et des céramiques. C'est la Parole de Dieu qui nous pénètre. Les vitraux rythment l'espace intérieur suivant la course du soleil, rappelant que Dieu règne sur tout l'univers, maître du temps et de l'espace, ce temps linéaire qui mène à l'accomplissement.

La pureté des traits enfin. Faisant face aux sœurs dominicaines, saint Dominique

est debout, d'une stature à la fois puissante et calme. La céramique blanche et le trait noir reprennent les couleurs des vêtements de l'Ordre des Prêcheurs. La céramique du Chemin de Croix est peut-être ce qui déconcentre le plus en raison de l'économie du trait. C'est un drame qui se joue ici : « Le chemin de croix n'est pas une procession. C'est le drame le plus profond de l'humanité. Devant ce drame, l'artiste ne peut rester spectateur, il faut qu'il s'engage ».

Ce chemin de croix serpente de bas en haut, chacun des trois « étages » correspondant respectivement à la solitude du Christ, la compassion et son sacrifice. Laissons-nous toucher en particulier par les chutes de Jésus (stations 3, 7 et 9) : s'il tombe deux fois face contre terre, c'est le ciel qu'il regarde déjà à la troisième chute. Véronique, elle, a totalement disparu, au profit du voile seul, la vraie icône. La 11^e station est particulièrement poignante, Jésus est attaché à la croix, aucun détail n'est représenté sinon les deux marteaux dans les mains des bourreaux. Puis le Christ en croix, en haut et au centre, s'ancre dans la composition jusqu'au registre inférieur. Les deux stations qui le bordent, par leur composition diagonale, forment une pyramide dont le sommet est la croix.

C'est le Christ de la kénose qui s'offre à voir, le Christ qui s'abaisse, se dépouille et rejoint notre humanité de la manière la plus dramatique. À cette période, Matisse est âgé et malade. Au fur et à mesure de ses travaux préparatoires, il se dépouille de la tradition : plus le sujet le pénètre, plus il opère un dépouillement artistique, rompant avec toute l'histoire de l'art, pour parvenir à exprimer son sentiment religieux avec le minimum de moyens plastiques. Ainsi, ce ne sont plus 14 panneaux installés en procession sur les murs d'une église, mais une unique céramique qui offre au fidèle d'effectuer le chemin de croix par le regard selon un parcours ascensionnel. Devant un tel dépouillement, nous sommes tous invités à nous dépouiller de nos aprioris artistiques et recevoir l'œuvre, véritable échelle de Jacob.

Ce drame fait face au vitrail de l'Arbre de Vie, constitué de couleurs pures : c'est surtout le jaune qui ressort, les fleurs du figuier de barbarie. Un rideau jaune, bordant le vitrail, ainsi soulevé semble nous inviter à goûter à l'Arbre de Vie. Et c'est l'Arbre de Vie lui-même qui est venu dans nos déserts : « Il était la Vie » nous dit saint Jean à propos du Verbe (Jn 1, 4). Ainsi, c'est en écoutant la Parole (ambon) et en prenant part au mystère de l'Eucharistie (à l'autel) que l'on passe du drame de la Crucifixion (céramique) à l'Arbre de Vie (vitrail).

En somme, c'est tout le Triduum Pascal que l'on revit, avec la Sainte Vierge, « fleur de tige de Jessé ». La céramique de la Vierge à l'Enfant longe toute la nef des fidèles, nous accompagnant de l'entrée à l'autel. Elle présente son Fils, les bras ouverts, prêt à vivre la Croix. Les bras de Marie forment déjà une mandorle pour le Christ en Gloire. Son côté gauche et celui de son fils se confondent.

Et Notre-Dame du Rosaire dans tout ça ? Saint Dominique fixe à 150 grains les Ave Maria par une révélation de la Sainte Vierge qui lui dit : « Aie bon courage, tu sais bien ce que le salut des hommes a coûté à mon Fils. Non, il ne veut pas que l'œuvre de la Rédemption devienne inutile. [...] Le remède à tant de maux sera dans la méditation des Mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Gloire de mon Fils unique, en y joignant la Salutation Angélique, par laquelle fut annoncée la grande œuvre de la Rédemption ». Ainsi, la récitation litanique des Ave se retrouve aussi bien dans les nuages-fleurs de la céramique de la Vierge à l'Enfant que dans la répétition des 15 lancettes, permettant sans distraction l'élévation de l'âme vers Dieu dans la prière.

Vraiment, cette chapelle n'en finit pas de révéler ses mystères, les mystères d'un espace clos dont la pureté des volumes et des matériaux, des couleurs et des lignes ouvrent pourtant à l'Infini.



Christel Naujoks, Déléguée diocésaine pour le service de la Culture



CHAPELLE NOTRE-DAME-DU-ROSAIRE

466 avenue Henri Matisse
06140 Vence

Messe dominicale : 10h
chapellematisse.com